

A romantic couple is shown in a close embrace, nearly kissing. The man is shirtless and has a beard, while the woman is wearing a dark, off-the-shoulder top. They are surrounded by a dramatic, fiery atmosphere with a large, glowing orange and yellow arc of light or fire arching over their heads. The background is dark and filled with falling sparks and embers, creating a sense of intense heat and passion.

L'ŒUVRE INTERDITE

MADAME H.

Madame H

L'Œuvre Interdite

© Madame H, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8124-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue & Avertissement

Une dark romance érotico-psychologique, inspirée d'une histoire vraie.

Entre journal intime et fiction brûlante. Pour adultes avertis seulement.

Ici, le plaisir est brutal. Humiliant. Mais toujours révélateur. Le corps dit ce que la morale refuse.

L'amour n'est pas tendre. Il est sale, sublime, irréversible.

Les noms ont été changés. Les lieux aussi. Mais les regards ? Les cris ? Les traces sur la peau ? Ils sont réels. À vif. Inoubliables.

Au début, tout est vrai. Puis le réel vacille. Le fantasme prend le pouvoir. Et le piège se referme.

Ce livre n'a pas été écrit pour plaire. Il dérange. Il bouscule. Parce qu'il a été écrit avec le corps. Avec le doute. Avec la rage. Mais surtout avec cette fièvre qu'on ne guérit jamais.

C'est une œuvre viscérale, transgressive, incarnée.

Une plongée dans les zones les plus sombres du désir.

Là où l'abandon devient loi. Un champ de bataille où les corps s'offrent, se brisent, supplient.

Pas de filtre. Pas de demi-mesure.

Ici, on donne tout... même ce qu'on pensait garder.

L'interdit ne se refuse plus. On jouit. On saigne. On aime à en crever. Jusqu'au bout.

Ici on se perd... Pour se retrouver enfin.

À vous de choisir si vous franchirez la ligne.

Chapitre 1

Le Poids des Illusions

J'ouvre les yeux sur le plafond, figée. Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe, froide et intrusive, comme le sont ses mots.

— Pourquoi tu ne veux pas essayer, Dana ? Tu sais que ça me rend fou de t'imaginer avec un autre homme. Juste une fois. Pour moi.

Ses doigts effleurent mon bras, mais je ne ressens plus rien. Pas de frisson. Pas de chaleur. Rien qu'un vide abyssal. Je me redresse brusquement, le repoussant.

— Et moi, Théo ? Moi ? Tu crois que c'est ça, l'amour ? Offrir ma dignité en échange d'un fantasme ?

Il s'adosse au lit, un sourire narquois étirant ses lèvres. Ce sourire que j'ai tant aimé, et que je déteste aujourd'hui.

— Tu sais que c'est pour nous deux, n'est-ce pas ? Tu verras, tu prendras du plaisir.

Il joue avec ma corde raide, celle qui me tient suspendue entre l'amour et l'humiliation. Combien de fois m'a-t-il déjà brisée avec ses idées sordides ? Mon cœur se serre, mais je ne pleurerai pas. Pas devant lui. Si c'est ça, aimer, alors je préfère mourir seule.

Je m'appelle Dana. Longs cheveux noirs aux reflets rouges, corps qui attire les regards, que je le veuille ou non. Des yeux verts qui transpercent. Une sensualité naturelle, dit-on. Mais ce que les autres ne voient pas, c'est l'effondrement intérieur. Ce masque forgé à force de devoir sourire pendant que tout s'écroulait.

J'ai été éduquée dans le strict respect des règles et ai dû assumer des responsabilités dès mon plus jeune âge. Que voulez-vous ? Lorsqu'une mère a de longues absences, la fille, généralement l'aînée, se trouve souvent investie du rôle laissé vacant par la maladie de la mère. À l'âge de 13 ans, j'ai ainsi hérité du rôle d'assistante chef de famille.

C'est ainsi, la vie n'a pas toujours été tendre avec moi. J'ai beaucoup travaillé,

beaucoup sacrifié. Rassurez-moi, la roue tourne toujours, n'est-ce pas ?

Puis Théo est entré dans ma vie. J'avais dix-neuf ans, pleine de fêlures et de naïveté. Il m'a semblé parfait. Un homme cultivé, intelligent, attentif. Il m'aidait à me construire. Me poussait à croire en moi. Un mentor, un compagnon, un amour sincère. C'est ce que je croyais. Je me trompais.

Il était un paradoxe vivant, fascinant.

De taille moyenne, mince, noiraud, Théo avait gardé la posture droite de ses années d'athlétisme, même si ses traits pâles portaient la marque de ses habitudes nocturnes. Son regard brun profond cachait un complexe secret : son sexe était petit, presque juvénile, c'est vrai. Mais ce n'était pas cela qui comptait. Ce qui m'a brisée, ce n'est pas ce qu'il n'avait pas entre les jambes, mais ce qu'il projetait dans mes draps.

Il oscillait entre douceur désarmante et obsession du contrôle. Il pouvait être un rêveur invétéré, drôle, subtil, presque lumineux... puis, en un instant, devenir cet homme distant, manipulateur, capable de tordre la réalité pour servir ses fantasmes.

À ses côtés, j'ai appris à douter de moi, tout en croyant que je devenais plus forte. Son empathie n'était qu'un outil de plus dans son arsenal de persuasion. Il savait comment murmurer ce que je voulais entendre pour mieux m'emmener là où il voulait que j'aille.

Je l'ai aimé profondément. Et j'ai aimé son génie, sa tendresse. Il pouvait me faire rire à en pleurer, me serrer fort les soirs d'angoisse, me faire croire qu'il était l'abri que j'attendais.

Mais ce génie-là avait des arêtes. Et cette tendresse, un poison lent.

Cependant, Théo nourrissait un fantasme, le triolisme, une relation torride avec un autre homme, un homme qui serait bien membré, une relation à trois. Un homme qui s'installerait discrètement dans notre vie. Et il divaguait, me décrivant le plaisir que je prendrais en profitant tout à la fois de sa sensualité et des qualités plus véhémentes d'un amant membré comme un animal. N'as-tu pas peur de nous perdre dans tes délires ? Que l'autre homme et moi tombions amoureux l'un de l'autre et t'abandonnions ? Mais tu ne t'en soucies point. M'aimes-tu vraiment ?

Le triolisme. Rien que le mot m'écœure. Il a commencé à en parler comme

d'un jeu, un fantasme sans conséquences. Et il revenait sans cesse, obsédé. J'ai résisté. J'ai pleuré. Supplié. En vain. Il me disait : "juste une fois". Puis une autre. Et encore.

Pourtant, je suis là, dans cette chambre, avec cet homme que Théo a "choisi" pour moi. Il nous observe, nous filme parfois, un sourire aux lèvres. Mon corps est présent, mais mon esprit est ailleurs.

Quand il pose ses mains sur moi, je ferme les yeux, mais des larmes me brûlent les paupières. Je veux fuir, hurler, me débarrasser de cette sensation d'être un objet, mais une voix intérieure me répète : Tu fais ça pour lui, bientôt tout cela sera fini.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Le plaisir qu'il décrit n'est pas là. Rien ne monte en moi, si ce n'est un profond sentiment de trahison. Qu'est-ce que je fais ici ? Qui suis-je devenue ?

— Tout va bien ? murmure l'inconnu.

Je ne réponds pas. J'entends la voix de Théo à l'autre bout de la pièce :

— Elle est juste timide, continue. Elle va adorer.

Un frisson me parcourt, mais ce n'est pas d'excitation. Lorsqu'il me touche, je ressens chaque cellule de mon corps mourir un peu plus.

Jusqu'où vais-je devoir te suivre pour gagner ta passion mon amour ? Les quelques expériences que nous avons eues n'avaient pas été bonnes. Je me sentais infiniment mal à l'aise. Quelquefois durant l'acte j'en avais la nausée. Les hommes qui participaient ne me plaisaient pas et je ne trouvais pas mon bonheur dans le triolisme. Comment peux-tu m'offrir à d'autres ? Suis-je vraiment ce que tu possèdes de plus précieux ?

Je cherchais une connexion émotionnelle profonde. J'aurais voulu que Théo et moi nous nous occupions plus de nous-mêmes, que l'on s'accorde un bain de minuit au clair de lune, que l'on s'offre une balade romantique à Venise sous le pont des Soupirs, que l'on fasse l'amour comme des fous dans un chalet perdu sous la neige dans les plus hautes cimes. Que l'on fasse ce que font naturellement les amoureux. Ses attentes étaient, hélas, bien différentes.

Il a fallu que je me batte contre lui, encore et encore. Il voulait y retourner, dans ce club privé où tout le monde est nu, où les corps s'accouplent sans nom ni pudeur, comme si c'était normal. J'y suis allée une fois. Une seule. Pour lui. Et

ça m'a presque détruite. Lui s'y sentait vivant. Moi, je me suis sentie salie, effacée, vidée. Et quand on est rentrés, il n'a même pas vu que je pleurais.

Je voulais de l'amour. Je voulais voir les stalactites accrochées à mon cœur fondre et couler dans le fleuve de la passion.

Je croyais en l'amour. En l'amour avec un grand A et je persistais. Quelquefois, j'écrivais à Théo des rimes passionnées, organisais des sorties en amoureux, je lui offrais des cadeaux. Je me présentais dans les sous-vêtements les plus sexy pour tenter de passer une nuit torride. Je dirigeais la maison, gérais les comptes, prenais toutes les responsabilités afin que son esprit et son cœur me soient entièrement consacrés. Je concoctais de minutieux repas, j'arrosais nos nuits d'amour de champagne aux fraises, aux litchis. Mais de voir que Théo n'en paraissait pas plus remué, j'en restais aussi calme qu'auparavant.

Et puis, il y a eu cet anniversaire. Après des années d'oubli, Théo s'est enfin présenté avec un paquet. J'étais touchée, j'y ai cru. Jusqu'à ce que je déballe le papier et reconnaisse, incrédule, le petit tableau que j'avais moi-même acheté l'année précédente pour ce même jour, et que j'avais accroché à l'entrée. Il ne s'en souvenait même pas. J'ai souri. Je n'ai rien dit. Mais à l'intérieur, quelque chose s'est brisé.

Théo revenait sans cesse à la charge, me harcelant avec ses fantasmes. Je résistais, mais il savait comment me briser, comment m'user.

Finalement, un jeune homme latino, bien membré, charmant, accepta de partager notre lit. Il me plaisait, il était l'opposé de Théo : confiant, direct, presque animal.

Ils se consultaient pour mieux me prendre, c'est maintenant que je suis censée jouir ? Pourtant je le sens quand il me prend, je crois que ça me fait du bien, mais je sens mon corps lourd et détruit, incroyablement pesant. J'ai envie de pleurer, de hurler d'une tristesse infinie qui me serre le cœur et le dévore petit à petit.

Un jour, cet amant me proposa un verre. Il me déclara sa flamme et me demanda de choisir : lui ou mon mari. Théo et moi avons mis un terme à cette relation. J'espère que cela t'aura servi de leçon, chéri, heureusement pour toi je ne l'aimais pas !

Je ne compte plus les heures perdues à l'écouter me décrire ses fantasmes

tordus, souvent inspirés de films pornos. Des scénarios sordides où je devais séduire un inconnu, le sucer dans un train, puis rentrer sagement à la maison. Oups, Théo vient de gicler contre le mur. À toi de nettoyer chéri moi je vais aller me coucher. Il me fatigue avec ses histoires. Et merde ! Mais qui suis-je pour toi ? Une vulgaire putain ? Et le mariage, la vie normale ? Tu l'as oubliée en route ?

Les années ont passé. Après notre mariage, j'ai cru que tout s'arrangerait. Nous avons eu deux enfants, deux garçons, et j'ai espéré que le temps nous offrirait la paix, un équilibre. Mais rien n'avait changé chez Théo. Ses fantasmes sordides, cette obsession qu'il nourrissait pour des scénarios qui me détruisaient petit à petit, restaient inaltérés. Le mariage n'avait rien modifié de son envie de m'imposer des expériences qui me révoltaient.

La normalité semblait être un rêve lointain, un mirage auquel je me raccrochais, sans jamais pouvoir l'atteindre. Et la vie suivait son cours, réduite à une mécanique épuisante : travail, enfants, paperasse, responsabilités, exigences incessantes. Une chaîne sans fin où je perdais peu à peu le goût du plaisir, de l'amour, de la joie. Tout ce qui rendait la vie vibrante disparaissait dans l'usure.

Théo, lui, n'aidait en rien à alléger mon stress. Fainéant, il vivait dans ses jeux vidéo, ses films pornos et ses délires nocturnes. C'était un oiseau de nuit, il se couchait rarement avant quatre ou cinq heures du matin. Par conséquent, je me couchais seule et évidemment je me réveillais et me levais seule, il dormait si profondément.

Mon deuxième accouchement fut une véritable boucherie. L'épisiotomie ? Oubliée ou inexistante. Je me suis déchirée jusqu'à l'anus, recousue à la va-vite, sans un mot.

Concernant les fameuses recommandations post-accouchement, les exercices de Kegel, la rééducation du périnée, la reprise de la sexualité, je les ai découvertes... sur Google, quinze ans après avoir mis mes enfants au monde.

Aucune sage-femme, aucun médecin ne m'avait parlé de tout cela. Comme si mon corps, une fois qu'il avait servi, n'existait plus. Que ma mère l'ignore, passe encore. Mais qu'en l'an 2000, personne ne pense à informer les femmes ? C'est grave.

Alors j'ai avancé. Seule. Avec mes douleurs, mes frustrations, mes silences, mes masturbations sans écho.

Plus de désir, plus de sensation. Chaque rapport était une épreuve, chaque contact un rappel brutal : je ne sentais plus rien. Faire l'amour ? Un devoir. Un simulacre. Jamais une communion.

Quant au clitoris, rassurez-vous : je le connais bien.

Lui et moi avons eu de longues conversations, pendant que mon mari jouait au salon ou ronflait.

Je ne témoigne pas que pour moi. C'est un hommage.

À toutes ces femmes qu'on a laissé s'ouvrir en deux. Recousues à la va vite. Puis renvoyées chez elles, comme si de rien n'était. Abandonnées par la médecine.

Je n'écris pas un manuel. J'écris une vengeance. Une vérité.

On ne peut pas changer le passé. Alors j'ai tenté de sauver ce qu'il restait du présent.

Comme Théo s'était mis à fantasmer sur les femmes fortes, j'en ai profité pour lui en trouver une et être ainsi dispensée du sacro-saint devoir conjugal. Je réalisais tous ses fantasmes dans l'espoir de trouver en lui l'homme que j'attendais depuis trop longtemps.

Mais peut-être m'étais-je trompée sur lui. Était-il vraiment l'homme de ma vie ? Comment le reconnaît-on ? Est-ce qu'il n'était pas un peu tard pour se poser ce genre de questions ? Je l'ai cru, oui. Je voulais y croire. Quand il me disait que nous allions avoir une vie normale. Mais plus le temps passait, plus il empirait.

« Le devoir ! Le devoir ! » Mais bon sang ! Le devoir, n'est-ce pas aussi de sentir ce qui est grand, de chérir ce qui est beau ? Pourquoi ignorer les passions ? Ne sont-elles pas la seule belle chose qu'il y ait sur la terre, la source de l'héroïsme, de l'enthousiasme, de l'amour, de tout enfin ? Je cherchais à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de bonheur, de passion, ivresse, mots qui m'avaient paru si beaux dans les livres.

Quand j'eus ainsi un peu battu le briquet sur le cœur sans en faire jaillir une étincelle, je me persuadai sans peine que la passion entre nous n'existait pas. L'amour était devenu une habitude parmi d'autres, tel un dessert prévu d'avance après la monotonie du dîner.